

ANTHOLOGIE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

法国文学作品选读

赵俊欣 主编

下 册

TOME 2

169622

高等学校法语专业用

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE

法国文学作品选读

下 册

赵俊欣 主编



上海译文出版社

1211

高等学校法语专业用
ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
法国文学作品选读

下 册

赵俊欣 主 编

上海译文出版社出版

上海延安中路 955 弄 14 号

新华书店上海发行所发行

上海新华印刷厂印刷

开本 850×1156 1/32 印张 7.5 字数 223,000

1983 年 4 月第 1 版 1983 年 4 月第 1 次印刷

印数：00,001—8,000 册

书号：9188·195 定价：(六)0.75 元

Table des Matières

Le XXe Siècle

Anatole France	4
La petite fée et le vieux savant (extrait du "Crime de Sylvestre Bonnard")	
Maurice Barrès	13
Lieux où souffle l'esprit (extrait de "La Colline inspirée")	
Guillaume Apollinaire	19
La Chanson du Mal Aimé	
Marcel Proust	28
A la Recherche du Temps perdu	
La petite phrase de Vinteuil (extrait de "Du Côté de chez Swann")	
Charles Péguy	35
Charité et Violence (extrait du "Mystère de la cha- rité de Jeanne d'Arc")	
Paul Claudel	41
Le Soulier de satin (3e journée, scène XIII)	
André Gide	52
Bernard et Laura (extrait des "Faux-Monnayeurs", seconde partie, IV.)	
Paul Valéry	63
Inspiration et travail (extrait de "Poésie et Pensée abstraite — Variété V)	
Jean Giraudoux	70
Hector et Ulysse pourront-ils "déjouer la guerre" ? (extrait de "La Guerre de Troie n'aura pas lieu")	

François Mauriac	78
Mère et Fils	
Georges Bernanos	85
L'Injustice et la Peur (extrait des "Grands Cimetières sous la lune")	
Romain Rolland	93
Découverte de l'injustice (extrait de "Jean-Christophe")	
Roger Martin du Gard	99
Découverte de la charité (extrait des "Thibault")	
Georges Duhamel.....	107
L'Eternelle Misère de Salavin (extrait du "Journal de Salavin")	
Jules Romains	113
Verdun, 21 février 1916 (extrait des "Hommes de bonne volonté")	
Colette Sidonie Gabrielle	120
Le Rire (extrait de la "Maison de Claudine")	
Jean Giono.....	126
Le Ramassage des olives (extrait de "Noé")	
Henry de Montherlant	133
Le Maître de Santiago	
"Moi, mon pain est le dégoût ..."	
"Un Rien imperceptible et tout est déplacé..."	
Antoine de Saint-Exupéry	142
Culture et Métier (extrait de "Citadelle")	
André Malraux.....	148
Vous ressembliez à la France (extrait des "Antimé- moires")	
André Breton.....	155

Fourier je te salue (extrait de "l'Ode à Charles Fourier")	
Paul Eluard	162
Liberté	
Louis Aragon.....	169
Je vous salue ma France...	
Ce que dit Elsa	
Vercors et Roger Vailland.....	176
La littérature de la Résistance	
Vercors: Le silence de la mer	
Roger Vailland: Drôle de jeu	
Albert Camus	185
L'Etranger	
La Porte du Malheur	
Le Ciel ou la Terre ?	
Jean-Paul Sartre	193
La Nausée	
L'Existence dévoilée	
Louis-Ferdinand Céline	202
Un médecin sympathique (extrait du "Voyage au bout de la nuit")	
Michel Butor.....	208
La Modification	
Boris Vian.....	217
Dieu et le problème du mal (extrait de "L'Ecume des jours")	
Eugène Ionesco.	222
Rhinocéros (acte 1)	

Le XXe Siècle

Le XXe siècle évolue encore, il est donc difficile de lui porter un jugement définitif. C'est un siècle de grand bouleversement, marqué par les deux guerres mondiales, l'instabilité politique en France, les grandes transformations économiques dues à la concentration des capitaux et à l'essor des sciences. Et ces transformations ont eu pour corollaire l'intensification de la lutte des classes à l'échelle mondiale. Il s'ensuit également le resserrement des relations entre les peuples et l'interpénétration des influences des pays différents.

La possession insolente et la frustration humiliée dans cette société bourgeoise dégénérée provoquent des colères et donnent matière à réflexion. Ainsi, l'influence de la philosophie sur les lettres françaises n'est pas gratuite. Des écrivains bourgeois se livrent à "la quête des essences" sous prétexte de "l'exigence d'approfondissement" et parfois à la remise en question de toutes les valeurs traditionnelles, tandis que certains esprits avancés s'engagent dans la lutte politique pour préparer un avenir radieux.

La littérature française du XXe siècle peut se diviser en trois périodes: avant 1914, l'entre-deux-guerres, et depuis 1940.

Les années 1900, c'est la Belle Epoque, époque insouciant où une société de joyeux "viveurs" tient le haut du pavé. Quelques écrivains de renom, à cheval sur les deux siècles, tels que Anatole France, Maurice Barrès, nous concernent encore, soit par la douce ironie (A. France), soit par des méditations mystiques et altières (M. Barrès). Mais ce sont évidemment les cinq grands (Proust, Péguy, Claudel, Gide et Valéry) qui font de l'aube du XXe siècle une des époques les plus

glorieuses de la littérature française. C'est d'eux, en partie, que date cet ébranlement qui a renouvelé toute la vie littéraire française de notre temps. Apollinaire, mort en 1918, est le génial précurseur de l'explosion du surréalisme à partir des années 20.

De 1919 à 1939, pendant l'entre-deux-guerres, alors que les cinq grands poursuivent leurs œuvres (sauf Proust, Péguy, morts prématurément), le mouvement surréaliste remet en cause la culture et l'humanisme libéral, se livre à la recherche de l'insolite et à l'étude de l'inconscient; et le théâtre français se signale, entre autres, par la renaissance de la tragédie avec Giraudoux et par cette vigoureuse originalité dont fait preuve Anouilh dès ses débuts. Le roman connaît de belles réussites autant par la prolifération que par la diversité. Les romanciers catholiques comme Mauriac et Bernanos peignent des créatures engagées dans les voies mystérieuses de la damnation et du salut. Sous les formes du roman cyclique ou roman-fleuve, Roger Martin du Gard, Duhamel, Romain Rolland et Jules Romains esquissent un humanisme moderne à travers les tableaux d'une destinée individuelle (*Jean Christophe* de Romain Rolland), des vicissitudes d'une famille (*La Chronique des Pasquier* de Duhamel), ou à travers les fresques d'une époque ou d'une société (*Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains et *Les Thibault* de Roger Martin du Gard). Le roman de la terre, qui peint la saveur de la vie (œuvres de Colette et de Giono), trouve aussi une large audience, tandis que Montherlant, Saint-Exupéry, Malraux édifient un roman de la grandeur et de l'action.

Depuis 1940, la Seconde Guerre mondiale donne une extrême urgence au problème de la condition humaine et contribue à répandre d'une part la philosophie de l'absurde, d'autre part la littérature engagée. Les événements politiques de 1940 ouvrent une crise métaphysique, qui donne tout son retentissement au nouvel ébranlement surréaliste. Après

le grand massacre mondial, après la découverte de camps de concentration, la bombe atomique sur Hiroshima, c'est la fin d'une littérature considérée comme l'un des beaux-arts. Le goût de l'invention, les influences philosophiques et littéraires subies de l'étranger (citons Freud, Kafka, Dostoïvski, Joyce, Faulkner. ...) ont fait naître toutes sortes de mouvements ou de groupements sous différentes bannières, tels que existentialisme, courant de l'absurde, Nouveau roman, Nouveau théâtre ... foisonnement de tendances ou de courants qui refusent de s'ériger en écoles littéraires sous l'autorité de "maîtres" incontestables. Ainsi s'expliquent des termes comme apoème, antithéâtre, antiroman, alittérature qui révèlent les répercussions sur la littérature de cette crise métaphysique qui se manifeste par la mise en question de toutes les valeurs héritées de la civilisation greco-romaine, par l'angoisse qui étreint l'homme depuis l'ère atomique, et par le souci de donner un sens à la vie et d'apporter une solution au rapport entre l'être et le néant.

Anatole France (1844—1924)

Vie et œuvres:

Anatole France est un des plus traditionnels écrivains français de la fin du XIXe siècle. Fils d'un libraire et passionné de livres, il débuta dans les lettres en 1873 avec un recueil de vers, *Poèmes dorés*. Son roman *le Crime de Sylvestre Bonnard*, publié en 1881, le rendit célèbre. Il publia ensuite d'autres romans: "*Thais* (1889)."

En 1896, A. France fut élu membre de l'Académie Française. Il fit paraître les quatre volumes de l'Histoire contemporaine — *l'Orme du mail* (1897), *le Mannequin d'Osier* (1897), *l'Anneau d'Améthyste* (1899), *Monsieur Bergeret à Paris* (1901). Dans ces œuvres, il démasque et flétrit les mœurs politiques de la bourgeoisie, l'insolence stupide de la réaction, la lâcheté et la vénalité des hommes politiques.

Sous l'influence directe de l'affaire Dreyfus, A. France publia son chef-d'œuvre, *Crainquebille*, où il dénonce et stigmatise la magistrature bourgeoise, prend à partie l'arbitraire et le fanatisme qui, selon A. France, avaient inspiré la condamnation de Dreyfus.

Très affecté par la guerre de 1914, A. France se retire, en Touraine dans sa propriété jusqu'à la mort en 1924. Ses dernières années seront consacrées à revivre ses souvenirs d'enfance dans *le Petit Pierre* (1918) et *la Vie en Fleur* (1922).

La petite fée et le vieux savant

Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, est un vieux savant célibataire, très intelligent, très bienveillant, qui assaisonne ses récits et ses réflexions d'une ironie aimable et

qui est poète à ses heures. Il travaille un soir, après un souper arrosé largement de ces vins loyaux qu'il vénère, dans la bibliothèque d'un manoir rustique, parmi des parchemins poudreux.

Je vis tout à coup, sans m'être aperçu de sa venue, une petite personne assise sur le dos du livre¹, un genou replié et une jambe pendante, à peu près dans l'attitude que prennent sur leur cheval les amazones de Hyde Park² ou du bois de Boulogne.³ Elle était si petite que son pied ballant ne descendait pas jusqu'à la table, sur laquelle s'étalait en serpentant la queue de sa robe. Mais son visage et ses formes étaient d'une femme adulte. L'ampleur de son corsage et la rondeur de sa taille ne laissaient aucun doute à cet égard, même à un vieux savant comme moi. J'ajouterai, sans crainte de me tromper, qu'elle était fort belle et de mine fière, car mes études iconographiques m'ont habitué de longue date à reconnaître la pureté d'un type et le caractère d'une physionomie. La figure de cette dame, assise si inopinément sur le dos d'une *Chronique de Nuremberg*,⁴ respirait une noblesse mêlée de mutinerie. Elle avait l'air d'une reine, mais d'une reine capricieuse; et je jugeai, à la seule expression de son regard, qu'elle exerçait quelque part une grande autorité avec beaucoup de fantaisie. Sa bouche était impérieuse et ironique et ses yeux bleux ricanaient d'une façon inquiétante sous des sourcils noirs, dont l'arc était très pur. J'ai toujours entendu dire que les sourcils noirs sont très séants aux blondes, et cette dame était très blonde. En somme, l'impression qu'elle donnait était celle de la grandeur.

Il peut sembler étrange qu'une personne haute comme une bouteille et qui aurait disparu dans la poche de ma redingote, s'il n'eût pas été irrévérencieux de l'y mettre, donnât précisément l'idée de la grandeur. Mais il y avait dans les proportions⁵ de la dame assise sur la *Chronique de Nuremberg*

une sveltesse si fière, une harmonie si majestueuse, elle gardait une attitude à la fois si aisée et si noble, qu'elle me parut grande. Bien que mon encrier, qu'elle considérait avec une attention moqueuse comme si elle eût pu lire par avance tous les mots qui devaient en sortir au bout de ma plume fût pour elle un bassin profond où elle eût noirci jusqu'à la jarrettière ses bas de soie rose à coins d'or,⁶ elle était grande, vous dis-je, et imposante dans son enjouement.

Son costume, approprié à sa physionomie, était d'une extrême magnificence, il consistait en une robe de brocart d'or et d'argent et en un manteau de velours nacarat,⁷ doublé de menu vair.⁷ La coiffure était une sorte de hennin⁷ à deux cornes, que des perles d'un bel orient⁸ rendaient clair et lumineux comme le croissant de la lune. Sa petite main blanche tenait une baguette qui attira mon attention d'une manière d'autant plus efficace que mes études archéologiques m'ont disposé à reconnaître avec quelque certitude les attributs par lesquels se distinguent les notables personnes de la légende et de l'histoire. Cette connaissance me fut utile en cette occasion. J'examinai la baguette, et je reconnus qu'elle avait été taillée dans une menue branche de coudrier. C'est, me dis-je, une baguette de fée; conséquemment, la dame qui la tient est une fée.

Heureux de connaître la personne à qui j'avais affaire, j'essayai de rassembler mes idées pour lui adresser un compliment respectueux. J'eusse éprouvé quelque satisfaction, je le confesse, à lui parler doctement⁹ du rôle de ses pareilles, tant dans les races saxonne et germanique, que dans l'Occident latin. Une telle dissertation était dans ma pensée une façon ingénieuse de remercier cette dame d'être apparue à un vieil érudit, contrairement à l'usage constant de ses semblables, qui ne se montrent qu'aux enfants naïfs et aux villageois incultes.

Pour¹⁰ être fée, on n'en est pas moins femme, me disais-je, et puisque Mme Récamier,¹¹ ainsi que je l'ouïs dire¹² à J.-J.

Ampère, ¹³ comptait pour quelque chose l'impression que produisait sa beauté sur les petits ramoneurs, la dame surnaturelle qui est assise sur *la Chronique de Nuremberg* sera sans doute flattée d'entendre un érudit la traiter doctement comme une médaille, un sceau, une fibule ou un jeton.¹⁴ Mais cette entreprise, qui coûtait beaucoup à ma timidité, me devint vraiment impossible, quand je vis la dame de *la Chronique* tirer vivement d'une aumônière,¹⁵ qu'elle portait au côté, des noisettes petites que je n'en vis jamais, en briser les coquilles entre ses dents et me les jeter au nez, tandis qu'elle croquait l'amande avec la gravité d'un enfant qui tette.

En une telle conjoncture, je fis ce qu'exigeait la dignité de la science, je me tus, Mais les coquilles m'ayant causé un chatouillement pénible, je portai la main à mon nez et je constatai alors, à ma grande surprise, que mes lunettes en chevauchaient¹⁶ l'extrémité et que je voyais la dame non à travers, mais par-dessus les verres, chose incompréhensible, puisque mes yeux, usés par les vieux textes, ne distinguent pas sans besicles¹⁷ un melon d'une carafe, placés tous deux au bout de mon nez.

Ce nez, remarquable par sa masse, sa forme et sa coloration attira légitimement l'attention de la fée, car elle saisit ma plume d'oie, qui s'élevait comme un panache au-dessus de l'encrier, et elle promena sur mon nez les barbes de cette plume. J'eus parfois, en compagnie, l'occasion de me prêter aux espiègleries innocentes des jeunes demoiselles qui, m'associant à leurs jeux, m'offraient leur joue à baiser à travers un dossier de chaise ou m'invitaient à éteindre une bougie qu'elles élevaient tout à coup hors de la portée de mon souffle. Mais jusqu'à aucune personne du sexe¹⁸ ne m'avait soumis à des caprices aussi familiers que de m'agacer mes narines avec les barbes de ma propre plume. Je me rappelais heureusement une maxime de feu mon grand-père, qui avait coutume de dire que tout est permis aux dames, et que tout ce qui vient d'elles est grâce et faveur. Je reçus donc comme faveur et grâce les

coquilles des noisettes et les barbes de la plume et j'essayai de sourire. Bien plus! je pris la parole:

— «Madame, dis-je avec politesse et dignité, vous accordez l'honneur de votre visite, non à un morveux¹⁹ ni à un rustre, mais bien à un bibliothécaire assez heureux pour vous connaître et qui sait que jadis vous emmêliez dans les crèches²⁰ les crins de la jument, buviez le lait dans les jattes écumeuses, couliez des graines à gratter dans le dos des aïeules, faisiez pétiller l'âtre aux nez des bonnes gens et, pour tout dire²¹, mettiez les désordres et la gaieté dans la maison. Vous pouvez vous vanter, de plus d'avoir, le soir, dans les bois, fait les plus jolies peurs du monde aux couples attardés. Mais je vous croyais évanouie à jamais depuis trois siècles au moins. Se peut-il, madame, qu'on vous voie en ce temps de chemins de fer et de télégraphes? Ma concierge, qui fut nourrice en son temps, ne sait pas votre histoire et mon petit voisin, que sa bonne mouche encore, affirme que vous n'existez point.

— Qu'en dites-vous? s'écria-t-elle d'une voix argentine, en se campant dans sa petite taille royale d'une façon cavalière et en fouettant comme un hippogriffe²² le dos de *la Chronique de Nurenberg*.

— Je ne sais, lui répondis-je, en me frottant les yeux.

Cette réponse, empreinte d'un scepticisme profondément scientifique, fit sur mon interlocutrice le plus déplorable effet.

— «Monsieur Sylvestre Bonnard, me dit-elle, vous n'êtes qu'un cuistre. Je m'en étais toujours doutée. Le plus petit des marmots qui vont par les chemins avec un pan de chemise à la fente de leur culotte me connaît mieux que tous les gens à lunettes de vos Instituts et de vos Académies. Savoir n'est rien, imaginer est tout. Rien n'existe que ce qu'on imagine. Je suis imaginaire. C'est exister cela, je pense! On me rêve et je parais! Tout n'est que rêve, et, puisque personne ne rêve de vous, Sylvestre Bonnard, c'est vous qui n'existez pas. Je charme le monde, je suis partout, sur un rayon de lune, dans

le frisson d'une source cachée, dans le feuillage mouvant qui chante, dans les blanches vapeurs qui montent, chaque matin, du creux des prairies, au milieu des bruyères roses, partout!... On me voit, on m'aime. On soupire, on frissonne sur la trace légère de mes pas qui font chanter les feuilles mortes. Je fais sourire les petits enfants, je donne de l'esprit aux plus épaisses nourrices. Penchée sur les berceaux, je lutine,²³ je console et j'endors, et vous doutez que j'existe! Sylvestre Bonnard, votre chaude douillette²⁴ recouvre le cuir d'un âne."

Elle se tut; l'indignation gonflait ses fines narines et, tandis que j'admire, malgré mon dépit, la colère héroïque de cette petite personne, elle promena ma plume dans l'encrier, comme un aviron dans un lac, et me la jeta au nez le bec en avant.

Je me frottai le visage que je sentis tout mouillé d'encre. Elle avait disparu, ma lampe s'était éteinte; un rayon de lune traversait le vitre et descendait sur *la Chronique de Nurenberg*. Un vent frais, qui s'était élevé sans que je m'en aperçusse, faisait voler plumes, papiers et pains à cacheter.²⁵ Ma table était toute tachée d'encre. J'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte pendant l'orage. Quelle imprudence !

(*Le Crime de Sylvestre Bonnard*)

Notes

1. C'est la *Chronique de Nurenberg* qui repose sur la table.
2. parc de Londres fréquenté par les élégants.
3. promenade de Paris, entre Paris, Neuilly et Boulogne.
4. livre sur Nurenberg (ville allemande), qui contient une suite de faits consignés dans l'ordre de leur déroulement.
5. beauté et harmonie des proportions relatives des parties et du tout.
6. vx. partie du bas, en forme de triangle, qui s'appliquait sur la cheville.
7. nacarat (litt.), couleur d'un rouge clair dont les reflets

rappellent ceux de la nacre; vair, nom ancien de la fourrure de petit-gris; hennin, haut bonnet de femme en usage au XVe siècle.

8. reflet nacré des Perles (rappelant la lumière du soleil levant).
9. savamment ou d'une façon pédantique, mot légèrement ironique.
10. au sens concessif.
11. Amie de J.-J. Ampère qui l'admirait.
12. entends dire (vx)
13. J.-J. Ampère (1800—1864), littérateur et historien français.
14. La traiter comme un objet utile est agréable. Mais notre érudit n'a-t-il pas tort de prendre l'esprit pour matière?
15. bourse à coulant qu'on portait autrefois à la ceinture.
16. poser sur
17. anciennes lunettes rondes (mot qui ne s'emploie plus que par ironie)
18. femme.
19. qui a de la morve au nez.
20. mangeoires pour les bestiaux.
21. en résumé.
22. animal fabuleux, monstre ailé, moitié cheval, moitié griffon.
23. taquiner de façon espiègle (vx.)
24. pardessus ouaté d'ecclésiastique.
25. petits morceaux de pâte sèche qui remplacent la cire.

Remarques générales:

Sous une politesse archaïque, Anatole France nous charme par l'alliance d'une bonhomie souriante et d'une douce ironie. Ecrivain classique, il conte avec l'aisance et la sobriété d'un

Voltaire, qui n'excluent pourtant pas la fantaisie. Ainsi ne recule-t-il pas devant les contes de fées, et il fait appel à l'imagination: "C'est elle, avec ses mensonges, qui sème toute beauté et toute vertu dans le monde, on n'est grand que par elle". Curieux par l'esprit et accompli dans son art, il a été enclin de tous temps à prendre la vie comme un spectacle. "Je n'ai jamais été un véritable observateur, a-t-il déclaré, car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue; le spectateur se laisse prendre par les yeux."

Et lui, il voulait conserver ce goût du spectateur, cette ingénuité des badauds de la grande ville, pour toute la vie. Par son scepticisme souriant, il se pose souvent des questions sans songer à y trouver une réponse, n'empêche que sa tendance est parfois bien marquée. Cette phrase de la fée: "Savoir n'est rien, imaginer est tout", n'est-elle pas le propre du maître écrivain, la résultante de son scepticisme souriant et de cette philosophie sans système? On remarque aisément que l'auteur est non seulement tout entier en la personne de Sylvestre Bonnard, mais se voit, dans une certaine mesure, aussi en cette petite fée. C'est, en effet, de son propre esprit libre et agile, que l'auteur dessine ainsi le portrait.

Tout semble naturel dans l'art d'Anatole France, qui se signale par la perfection classique des moindres détails du récit, le goût d'une précision absolue et des recherches érudites, la maîtrise complète de ses phrases bien tournées et surtout cette ironie subtile, où la vertu de la clarté va de pair avec le prestige du caprice. Egalement éloigné du romantisme et du naturalisme, Anatole France incarne ainsi la plus délicate culture du classicisme rénové.

Le scepticisme souriant d'Anatole France ne répond pas du tout à l'état d'esprit de ceux dont il plaide la cause — je veux dire les humbles. Sa vie de spectateur et son amour du bibelot le détournent de l'étude approfondie des grands pro-